

**Praline
Gay-Para**

**Récits de
mon île**

contes urbains

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Inlassable conteuse, infatigable voyageuse, Praline Gay-Para se nourrit de ses rencontres autour du monde pour enrichir son répertoire d'histoires. Pour composer ce recueil, elle est restée dans son île d'amarrage, l'Île-de-France, et s'est inspirée de récits de vie récoltés auprès de personnes de toutes origines. C'est sa manière de les transmettre qui en fait des contes : une musicalité, un sens du rythme et de la formule, un humour, une grande générosité aussi, qui transforment ces récits urbains en contes modernes.

Voilà donc des histoires parfois merveilleuses, souvent drôles, toujours engagées, inspirées par une "île" au moins aussi surprenante que d'autres plus lointaines. Où l'on découvrira que le quotidien de la ville et des banlieues est peuplé de personnages extraordinaires, et n'a rien à envier en frissons et en miracles aux contes traditionnels.

PRALINE GAY-PARA

Titulaire d'un doctorat en ethnolinguistique, Praline Gay-Para est conteuse et se produit dans de nombreux lieux ou festivals en France et dans le monde. Elle a publié une dizaine de recueils de contes.

DU MÊME AUTEUR chez Actes Sud

Dame Merveille et autres contes d'Égypte, Babel n° 326.

Contes populaires de Palestine, Babel n° 564.

Contes curieux des quatre coins du monde, Babel n° 818.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-01716-3

PRALINE GAY-PARA

RÉCITS
DE MON ÎLE

Contes urbains

ACTES SUD

Extrait de la publication

*“Dès qu’on raconte une histoire, on ment.
Écrire, c’est prendre des personnages du réel
et les débarrasser de tous les clichés.”*

DINAW MENGESTU

auteur de *Les Belles Choses que porte le ciel* et de
Ce qu’on peut lire dans l’air (Albin Michel)
lors d’une rencontre en 2011 à la librairie
Les Buveurs d’encre, Paris 19^e.

à toutes celles et tous ceux qui un jour ont dit
“Moi, ma vie est banale,
je n’ai pas d’histoires à raconter”
et qui ont eu la merveilleuse idée
d’y ajouter un “mais...”

à Bahia la belle pour son œil avisé

Merci

*Ce sont les contes que je lis depuis des années
qui m’ont appris à écrire des histoires.*

INTRODUCTION

Toutes les îles du monde sont entourées d'eau, sauf mon île, l'Île-de-France.

Elle est entourée de terre, de toute la terre.

C'est une île-monde, une île-carrefour, une île-rencontre.

Les récits s'échangent aux coins des rues, dans les cafés, sur les paliers, dans les bus et dans les trains. Ils mêlent les histoires et les géographies, les parcours singuliers et les questions universelles.

Il suffit d'écouter.

SI LA TERRE AVAIT ÉTÉ PLUS PETITE

Il travaillait dans une ONG pour un programme médical en Chine.

Un jour, arrivé en pays ouïghour, il entre dans une librairie et demande à la vendeuse si elle a des mappemondes.

La jeune femme l’emmène au fond de la boutique et lui montre une carte énorme qui recouvre un mur entier.

Lui : Madame, elle est trop grande votre carte, vous n’en avez pas une autre, plus petite ?

Elle : Monsieur, si la Terre avait été plus petite, la carte aurait été plus petite.

Il se résigne et achète.

Il passe à la caisse, la vendeuse lui annonce un prix excessif.

Lui : Madame, elle est très chère.

Elle : Monsieur, si la Terre avait été plus petite, la carte aurait été moins chère !

LE GARS DU DESSUS ET LE GARS DU DESSOUS

Depuis tout petit, il est du genre solitaire. On ne lui connaît pas d'amis. Enfant, il aimait plus que tout au monde dessiner, et lire *La Vie des animaux*.

Vers l'âge de sept ans, il lit une BD où des escadrons de chauves-souris attaquent une ville et la laissent en ruine.

Depuis, il est passionné par les chauves-souris. Il cherche, il se renseigne, il lit et bientôt il est imbattable sur toutes les espèces de la terre. La petite de Madagascar, 5 grammes, la grosse roussette de Nouvelle-Calédonie, jusqu'à 600 grammes, comestible, les trois espèces de chauves-souris vampires, les guimbos de Guadeloupe, la grise de Sardaigne, la noire de Normandie...

Et chaque fois qu'il a étudié une espèce, il la dessine de face et de profil, sur une grande feuille blanche qu'il cache, à plat, entre le sommier et le matelas de son lit.

Quand il a dix-sept ans, une nuit, il fait un rêve. Un vieil homme aux cheveux longs et blancs le tient par la main et l'entraîne à travers un labyrinthe de grottes préhistoriques. De son autre main, le vieil homme tient une lampe torche dont il éclaire les parois des grottes.

Chaque fois que le faisceau lumineux effleure une fresque, les vaches, les buffles et les chevaux sauvages prennent vie et partent au galop... On entend longtemps, au loin, le bruit de leurs sabots.

Soudain, ils sont dans une clairière. Le vieil homme lui tend un pinceau et lui dit : “Jeune homme, il n’y a que les rêves que l’on réalise”, et il disparaît.

Il se réveille dans son lit. Il fait nuit. Une étrange sensation à la main, comme des fourmis. Il retire la main de sous ses couvertures : il tient le pinceau du vieil homme. Il allume la lampe de chevet et peint du bout du pinceau, sur le mur, à la tête du lit, un papillon de nuit. Dès qu’il a terminé, le papillon bat des ailes et s’envole par la fenêtre ouverte.

Il bondit hors du lit et s’habille... ses baskets... sa casquette... dans son sac à dos, il met une lampe torche et le pinceau. Il enjambe le rebord de la fenêtre et se laisse glisser le long de la gouttière. Un étage, c’est vite fait.

Il se retrouve sur la dalle. Il est tout seul. Pas âme qui vive.

Il traverse la dalle et arrive devant un mur en béton. Du bout de son pinceau, il peint une porte, puis une poignée. Il ouvre la porte sur un gouffre d’obscurité. Il jette un caillou et attend l’impact... longtemps... Rien. De sa lampe torche, il éclaire le vide. Une obscurité sans fin. Il peint une marche de l’autre côté de la porte. Il franchit le seuil et referme la porte derrière lui.

Il peint une autre marche, il descend, une marche, il descend, une marche...

Il descend longtemps.

Le sol est soudain ferme sous ses pieds, irrégulier. Il éclaire autour de ses souliers ; des gravats et quelques débris d'objets domestiques. Il éclaire plus loin : il est dans une ville entièrement détruite. Seuls quelques murs lézardés sont debout. Il avance prudemment.

Soudain, à l'angle d'un mur, il tombe nez à nez avec un jeune homme de son âge entièrement recouvert d'une toile sombre et épaisse. On ne voit de lui que son visage. Les deux jeunes gens tressaillent et s'écrient d'une même voix : "Tu sors d'où toi ?"

Le gars d'en haut raconte la dalle, la porte, les escaliers.

Le gars d'en bas lui tend un couvre-chef en peau de bête :

— Tiens ! Mets ça sur ta tête pour commencer.

Et il lui raconte son histoire :

— Il y a très très longtemps, mon peuple vivait sur une île au milieu de l'océan. La terre était généreuse, la mer était poissonneuse, ils ne manquaient de rien. Un jour un immense nuage de fumée noire a tout brûlé. Plus rien à boire. Plus rien à manger. Il leur était interdit de venir jusqu'ici par la mer, alors ils ont creusé la terre. Ils ont creusé si loin qu'ils ont fait un tunnel sous l'océan. Trois générations plus tard, un océan plus loin, ils sont arrivés ici. L'ancêtre a dit : "Ils ne veulent pas de nous par la mer, ils ne voudront pas de nous par la terre, restons ici." Ils ont construit la ville, ils ont cultivé des champs. Ils avaient pour seul gibier des chauves-souris. Mais elles étaient rares. Un aïeul a eu l'idée

de faire un élevage. Pour ne pas que les bêtes mangent le fruit des récoltes, ils ont décidé de nourrir les chauves-souris avec la chair pilée d'autres chauves-souris. Elles se sont multipliées, elles ont muté. Elles ont grossi et ont développé au bout de leurs pattes des griffes acérées. Un jour, elles ont attaqué les hommes. Elles plantaient leurs griffes dans leurs têtes et ne les laissaient que vidés de leur sang. Depuis quelque temps elles attaquent la ville par escadrons entiers. Je suis le seul survivant. Quand je les entends arriver je me réfugie dans un sarcophage en pierre.

— Apporte-moi des rouleaux de papier, dit le gars du dessus.

Quand le gars du dessous apporte les rouleaux de papier, le gars du dessus pose le papier le long des quelques murs encore debout et, avec son pinceau, il peint des hiboux, des buses et des chats domestiques :

— Ce sont les prédateurs des chauves-souris, je l'ai lu dans *La Vie des animaux*.

Alors qu'il est en train de peindre le dernier chat auquel il manque la tête et deux pattes, le sol se met à trembler. Les deux jeunes gens ont juste le temps de sauter dans le sarcophage et de refermer le couvercle.

Un bruit démentiel leur parvient à travers la pierre du sarcophage. Des cris stridents, du papier qui se déchire, des hurlements, des grincements, des objets qui se fracassent.

Cela dure longtemps.

Soudain, le calme revient.

Ils ouvrent doucement le couvercle... Les chats, les buses et les hiboux ont regagné les pans de papier, sains et saufs. Quelques traces de griffes par-ci par-là. Seul le chat auquel il manquait la tête et deux pattes gît au sol, lambeaux de papier déchiré.

Ils sortent de leur abri et marchent sur un épais tapis de cadavres de chauves-souris encore tièdes. Le gars d'en haut dit au gars d'en bas :

— Tu viens avec moi, tu ne restes pas ici.

Ils se dirigent vers les escaliers. Le gars d'en haut devant, le gars d'en bas le suit comme son ombre.

Ils montent en silence. Ils montent tranquillement. Ils montent très longtemps.

Le gars d'en haut ouvre la porte. Ils sont sur la dalle. Seuls.

Le gars d'en haut ne reconnaît pas son quartier. Les dalles de béton sont descellées, les façades des immeubles sont grises, les volets aux fenêtres sont déglingués, les bacs à plantes servent de poubelles. Ils marchent vers son immeuble. Il compose le code. Le portail ne s'ouvre pas. Il recommence. Le portail ne s'ouvre pas.

Quelques minutes plus tard, trois jeunes gens sortent de l'immeuble en riant. Ils en profitent pour entrer. Au premier étage, devant sa porte, il ouvre avec sa clé. Personne à la maison. Il allume le séjour. Une épaisse couche de poussière recouvre les meubles et le sol. Sur la table, une coupure de journal avec le portrait de ses parents. Il lit : "Monsieur et madame. Décédés la même nuit, quarante ans après la disparition de leur fils unique."

Il va dans la cuisine prendre deux bières, une pour lui, une pour son ami. Il allume la télé. Un documentaire sur l'état de la terre. La fonte de la calotte glaciaire, les espèces disparues ou en voie de disparition, la pollution, la surexploitation, la surconsommation, il éteint. Il ouvre le canapé-lit et dit au gars du dessous :

— Dors ici et moi je dormirai dans ma chambre. Demain matin toi et moi nous referons le quartier. Nous repeindrons les façades des immeubles de couleurs vives. À toutes les fenêtres et sur tous les balcons, nous mettrons des arbres fruitiers, des fleurs et des oiseaux, sur les toits, des aires de jeux et des forêts. Sur la dalle, nous ferons une plage avec des bateaux et la mer. Ensuite nous irons refaire le monde.

Il installe son compagnon au salon puis il va dans sa chambre se coucher, le pinceau à la main.

Au milieu de son sommeil, il est violemment secoué. Il se réveille le cœur battant. Une étrange sensation de vide. Il sort la main de sous ses couvertures, le pinceau a disparu. Il allume la lampe de chevet. Sur le mur, à la tête du lit, un papillon de nuit s'est posé. Il bondit hors de son lit, va dans le séjour, le canapé est fermé et le gars du dessous a disparu. Il revient dans sa chambre. Il soulève le matelas.

Toutes les feuilles sont là... entièrement blanches.